KHEMIS MILIANA

Hassan Khatib : «Le colonel Bougara n'a pas été tué par ses pairs»

Khemis Miliana, comme chaque année, le 8 Mai, rend hommage au colonel Si M'hamed, qui a été l'un des plus engagés dans la lutte armée contre le pouvoir colonial et qui n'a jamais cessé, au prix du sacrifice suprême, d'œuvrer pour le triomphe de la révolution à la tête de la Wilaya IV. Une région, qui, de par sa situation géographique, a été au centre de toutes les luttes internes et externes.

Dans le cadre de la célébration de l'anniversaire de sa mort, le 5 mai 1959 en fin de matinée, à Ouled Bouaâchra, dans la wilaya de Médéa, le colonel Si Hassan, qui avait pris la relève du commandement, actuellement président de la Fondation de la Wilaya IV historique, a animé une conférence-débat pour retracer le parcours du chahid et lever les doutes sur les circonstances de sa mort.

Devant une assistance très nombreuse composée d'anciens moudjahidine, d'élèves des différentes écoles et d'étudiants du Centre universitaire, Si Hassan a commencé par retracer le parcours glorieux de celui qui a été le maître d'œuvre de la lutte armée dans la région, qui a assis l'organisation et assuré la coordination interne et externe de cette wilaya qui s'étendait de la région de Bouira jusqu'à Chlef.

De son vrai nom Ahmed Bougara Ben Larbi, né à Khemis Miliana le 2 décembre 1928, le martyr, après des études à «l'école primaire des indigènes» (comme on pouvait le lire sur le fronton de la porte d'entrée de l'établissement), a été en 1946 à la mosquée Zitouna de Tunis pour étudier le Coran.

Revenu de Tunis, il exerça plusieurs métiers, tuyauteur, agent des Chemins de fer algériens, intendant de CFPA à Blida puis à Alger.

Mais c'est au sein des SMA (Scouts musulmans algériens), auxquels il adhéra à l'âge de 16 ans, que se forge son âme de nationaliste qui le conduit, dès 1946, à adhérer au PPA (Parti du peuple algérien) puis au MTLD (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques).

Fiché par les services de la police coloniale, il est arrêté et connaît les affres des geôles des prisons à deux reprises. La première fois à la suite de sa participation aux manifestations du 8 Mai 1945 qui ont été suivies des massacres perpétrés par le pouvoir colonial à l'encontre du peuple algérien qui ne faisait que réclamer son indépendance.

Après ces expériences, il est convaincu que seule la lutte armée pouvait apporter l'indépendance et la liberté aux Algériens. Il revient dans la région de sa ville natale et entame, avec la collaboration de bien d'autres, l'organisation de la résistance dans le maquis de Djebel Amrouna (région de Teniet-El-Had) et dans d'autres, notamment Bouira, Lakhdaria, Tablat, où les premiers groupes armés furent constitués.

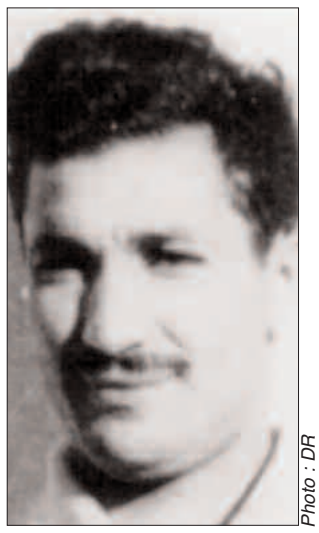

Photo : DR

Le colonel Bougara.

Apres le 1er Novembre et le déclenchement de la lutte armée, Si M'hamed eut à exercer de nombreuses responsabilités : adjoint politique en 1955, puis chargé des communications entre la capitale et ses environs. Il s'est illustré par son courage et sa bravoure lors de sa participation à de nombreuses batailles, telles que celles de Bouzegza, Oued El Melh, Oued Fodda et Sacamodi. Il est alors promu au grade de capitaine, ce qui lui permit de participer au Congrès de la Soummam le 20 août 1956, un congrès peu ordinaire puisqu'il a jeté et assis les bases de l'organisation politique et militaire de la Révolution et de son armée, l'ALN, et en unifiant son commandement.

Si M'hamed n'a pas été qu'un chef militaire, rapporte Si Hassan, il a été aussi le fédérateur, l'homme qui avait pris conscience de la dimension sociale et brisé les clivages qui pouvaient naître entre militants et djounoud venus de différents horizons et de différentes couches sociales.

Promu au grade de colonel, chef de la Wilaya IV, il prend part aux travaux de la réunion des commandants des Wilayas historiques en décembre 1958 à El Milia.

Il a eu à diriger la wilaya la plus difficile de toutes, notamment en matière de logistique et d'armement, rapporte le colonel Si Hassan. Cette wilaya disposait de beaucoup d'hommes courageux mais de peu d'armes et de munitions car loin des frontières avec les pays limitrophes où les colonnes les plus chanceuses qui allaient traverser les lignes électrifiées Challes et Morice, se faisaient décimer par l'armée coloniale. «Nos armes, toutes nos armes nous les avions prises à l'ennemi.»

Selon le conférencier, Si M'hamed Bougara a su non seulement montrer sa maîtrise exceptionnelle dans la direction de la Wilaya IV en faisant preuve de ses qualités de stratège militaire, mais aussi en intervenant au niveau des autres wilayas pour y régler des conflits internes et apporter son aide en moyens humains et matériels, notamment dans le domaine de l'assistance médicale pour sauver les blessés dans les hôpitaux installés dans les maquis.

Hassan Khatib a également évoqué les circonstances de la mort du chahid le matin du 5 mai 1959. «A la tête d'une importante unité dans son PC à Ouled Bouaâchra, dans la région de Médéa, dans la nuit du 4 au 5 quand, tard dans la nuit, d'importantes unités de l'armée coloniale, fortes de plusieurs milliers d'hommes, ont commencé à converger vers le refuge pour donner l'assaut dès le lever du jour.

Après une bataille qui a duré des heures, Si M'hamed et plusieurs de ses compagnons de lutte sont tombés au champ d'honneur. Depuis ce jour, toutes les recherches, pour retrouver l'endroit où il a été inhumé, sont restées vaines. Selon le président de la Fondation de la Wilaya IX historique, de nombreuses démarches ont été effectuées auprès des différents présidents à la tête de l'Etat français sont restées sans écho. «Ce que nous pouvons affirmer, ici, est que Si M'hamed Bougara n'a pas été tué par ses pairs comme cela a été colporté ici et là.

C'est une stratégie des autorités françaises qui ont semé le doute et continuent à l'entretenir pour semer la fitna dans les rangs de la société algérienne.» Et d'ajouter : «Nous continuerons à œuvrer pour que toute la lumière soit faite sur la disparition de ce grand artisan de la Révolution algérienne.»

A une question posée par une étudiante du Centre universitaire «pourquoi cette Algérie pour laquelle tant de sacrifices ont été consentis est amenée à vivre les situations déplorables que nous connaissons et pourquoi ceux qui ont tant lutté et survécu n'ont pas su la protéger ou n'ont rien fait pour cela ?», le colonel Hassan a répondu franchement. «A cause des divergences nées durant la révolution entre différentes factions qui voulaient le pouvoir et qui l'ont pris en usant de la force contre d'autres Algériens, qui plus est étaient des frères d'armes au lendemain de l'indépendance lors des différentes batailles dont celle la plus connue entre les éléments de la Wilaya IV et ceux de la Wilaya V qu'ils se sont livrées, notamment dans la région de Boukadir en 1963 et précisément à Kaâricha.»

Par ailleurs, à propos des voix qui s'élèvent ici et là pour exiger le changement du système de gouvernance, le colonel Hassan Khatib dira : «Je n'ai pas d'avis à donner parce que je ne fais pas de politique, je m'astreins à la mission fondamentale de la fondation qui est de constituer des archives, ce matériau indispensable pour les historiens pour qu'un jour l'histoire de notre pays soit écrite à partir de corpus objectifs.» Et d'ajouter : «Et là, il y a urgence parce que les témoins disparaissent de plus en plus vite», avant de reconnaître que «nous n'avons plus de documents écrits, ils ont tous été perdus même dans la Wilaya IV, considéré pourtant comme la wilaya la plus bureaucratique».

Karim O.

EVOCATION

COMMÉMORATION DES ÉVÈNEMENTS DU 8 MAI 1945 À SÉTIF

Massacre à grande échelle

Le jour même où la France est libérée, elle réaffirme dans le sang sa domination coloniale en Algérie : 45 000 morts à Sétif, Guelma, Kherrata et dans tout le Constantinois...

«Agression à main armée dans la région de Sétif» titrait la presse coloniale de l'époque. D'un massacre à grande échelle, les évènements du 8 Mai 1945 ont été considérés comme un simple fait divers. Mais la réalité et l'histoire sont tout autres… Les manifestations du 8 Mai 1945 par lesquelles on voulait rendre hommage aux Algériens morts durant la guerre anti-hitlérienne ne provoquèrent que haine, violence et répression coloniale. A Guelma, Kherrata et dans bien d'autres régions, le peuple manifesta son espoir, à la liberté, à la libération. La lutte anti-hitlérienne à laquelle avaient participé des milliers d'Algériens (150 000 Algériens s'étaient engagés dans l'armée française aux côtés de De Gaulle) était une lutte pour la libération nationale. L'histoire de notre peuple est jalonnée de luttes héroïques depuis les temps les plus reculés. En réécrivant l'histoire fabuleuse du peuple et des masses, on rend hommage à des millions de martyrs. Les 45 000 martyrs du 8 Mai 1945 ont écrit l'une des plus belles pages de l'Histoire.

Le mardi noir

C'était un mardi, jour de marché, un soleil de printemps se levait sur une ville très animée où, depuis la veille, il n'était question que de la manifestation prévue le matin. La victoire des Alliés a permis aux musulmans d'organiser un défilé pour déposer une gerbe de fleurs au monument aux morts. Le sacrifice des Algériens morts dans la guerre contre le fascisme devait apporter à l'Algérie plus de liberté et de démocratie. Tel était l'esprit qui animait la population ce jour-là à Sétif.

8h30, à la mosquée du faubourg de la Gare, militants, paysans et citadins commencent à y affluer. C'était le point de rendez-vous. Les organisateurs avaient demandé aux paysans venus des villages de déposer tout ce qui pouvait être considéré comme une arme (couteau, hâche, faux...) afin d'éviter tout risque de provocation et toute apparence à une démonstration violente. Et le cortège se formait, en tête les Scouts musulmans algériens, en uniforme, derrière eux trois militants portaient une gerbe de fleurs qui devait être déposée au niveau du monument aux morts. Un cortège de 15 000 personnes environ s'ébranle, entouré de groupes d'enfants, de la rue Jean-Jaurès (avenue du 1er Novembre actuellement), puis la rue Clémenceau (avenue du 8-Mai-1945). Sur les trottoirs, était massée la foule musulmane encadrée par des militants. L'enthousiasme populaire montait peu à peu. Les youyous des femmes se faisaient entendre. En cette matinée de la victoire, il semblait que la liberté était là, toute proche, le peuple, unanime, pacifique, avait confiance, l'Algérie renaissait. Aujourd'hui, c'est la victoire des Alliés, c'est donc la victoire du peuple algérien, animé d'un immense espoir, l'espoir de voir son droit reconnu.

9 heures. Soudain, c'est le drame, le cortège arrive à hauteur du café de «France 1». Un jeune militant, en l'occurrence Saâl Bouzid, âgé à l'époque de vingt deux ans, déploya l'emblème national, interdit jusque-là. A ce moment-là, l'inspecteur Ollivieri, de la police judiciaire, s'approcha du jeune Saal Bouzid et voulu lui arracher le drapeau algérien, mais Bouzid n'abdiqua pas et tint bon. Le policier usa alors de son arme et fit feu, tuant le jeune Saal Bouzid, premier martyr de ces évènements sanglants. En entendant le coup de feu, plusieurs policiers surgirent en tirant sur la foule. Le cortège se dispersa sous les arbres, sous les arcades, dans les rues voisines. Les dirigeants restent sur le terrain, entourant les porteurs de gerbes et, tandis que les morts et les blessés sont enlevés, le cortège se reforme dans le calme, un peu plus loin, à hauteur de la rue Sillegue (avenue Ben Boulaïd). La minute de silence sera observée au niveau du monument aux morts, puis les dirigeants exhortent la population au calme, à ne pas céder à la provocation. Mais l'épreuve de force est à peine entamée. Autour du monument aux morts, gendarmes et gardes mobiles font irruption. Les balles sifflent, quelques blessés tombent. A la faveur de la panique provoquée par la fusillade, les Vichystes épurés ont pris leur revanche. Le maire de la ville Deluca est tué. Cependant, à 13 heures, à Sétif, la ville est calme et déserte. Les rues sont martelées par le pas des patrouilles militaires. Le préfet Lestrade Carbonnel arrive de Constantine. Il prend contact avec les autorités civiles et militaires. L'appareil répressif est mis en marche. Le colonel Bourdillat, assisté du commandant Biraben, prend les opérations en main. A Alger, Chataigneau annonce les mesures d'ordre prises par la France. Le 9 mai, le général Duval, commandant de la division de Constantine, engage ses troupes. Le même jour, à Sétif, ce sont 35 Algériens qui ont été abattus parce qu'ils ne savaient pas qu'un couvre-feu avait été établi. Le rapport du commissaire divisionnaire, M. Bergé, expliquait que chaque mouvement jugé suspect provoquait le tir : «Les musulmans ne peuvent circuler sauf s'ils portent un brassard blanc délivré par les autorités et une justifications d'un emploi dans un service public.»

Suite aux assassinats d'Algériens à Sétif et à Guelma, des groupes de musulmans avaient, dans leur repli, riposté en tuant des Européens. S'en suit une répression extrêmement violente dans les rues et les quartiers de ces deux villes importantes, alors que la presse française parle abusivement de terrorisme algérien. Pendant une semaine, l'armée française, renforcée par des avions et des chars, se déchaîne sur les populations de la région et tue sans distinction. À la colère légitime des Algériens, la réponse du gouvernement français ne s'est, en tout cas, pas fait attendre en mobilisant toutes les forces de police, de gendarmerie, de l'armée, en envoyant des renforts de CRS et de parachutistes, et même en recrutant des miliciens, qui ne se gênent pas pour fusiller des Algériens de tout âge et sans défense.

La légion étrangère patrouille à Sétif. Les légionnaires commencent le ratissage et la destruction des mechtas. Les douars de la région de Périgoville (Aïn-Kebira), Kherrata, Amoucha, Chevreul (Beni-Aziz) sont bombardés au canon et à l'aviation. En même temps, les milices avancées des colons passent à l'action. Dans tout le Constantinois, des groupes de miliciens sillonnant la campagne en voiture font la «chasse à l'Arabe». A Sétif, ce sont les hommes de la bande Grima, avec Fonteneau, Carbonnel, Colombo, Barral, Page, Filon, Mezucca…

Dans les localités environnantes à Sétif, Ras El Ma, Beni Aziz, El Eulma, des douars entiers furent décimés, des villages incendiés, des dechras et des familles brûlées vives. On raconte le martyre de la famille Kacem. Korrichi, son fils Mohamed et son frère Nouari furent torturés et tués à bout portant... Les légionnaires prenaient les nourrissons par les pieds, les faisaient tournoyer et les jetaient contre les parois de pierre où leur chair s'éparpillaient sur les rochers...

Bilan de ces évènements qui ont duré plusieurs jours : 45 000 morts et des centaines de personnes emprisonnées côté algérien, et 102 Européens ou militaires français tués. Aussi, des centaines de mechtas fumantes, en ruines, des fosses communes, et dans les gorges de Kherrata, encore gravée sur un rocher, une simple inscription : légion étrangère 8 Mai 1945.

Imed Sellami